

sol français. Dans le plus grand secret, la production est lancée pour le Salon de l'auto 1939. La première TPV est à peine terminée que la France entre en guerre le 2 septembre. La chaîne de montage est réquisitionnée par l'occupant pour du matériel militaire. L'obsession de Pierre Boulanger est alors que sa TPV ne tombe pas entre les mains des Allemands. Il met quelques prototypes à l'abri, et repousse les offres de Ferdinand Porsche chargé personnellement par Hitler de fabriquer la voiture du peuple, la Volkswagen. Dans l'ombre, Boulanger poursuit les essais. Avec un seul phare planté en plein milieu du capot, la 2 CV ressemble à un cyclope.

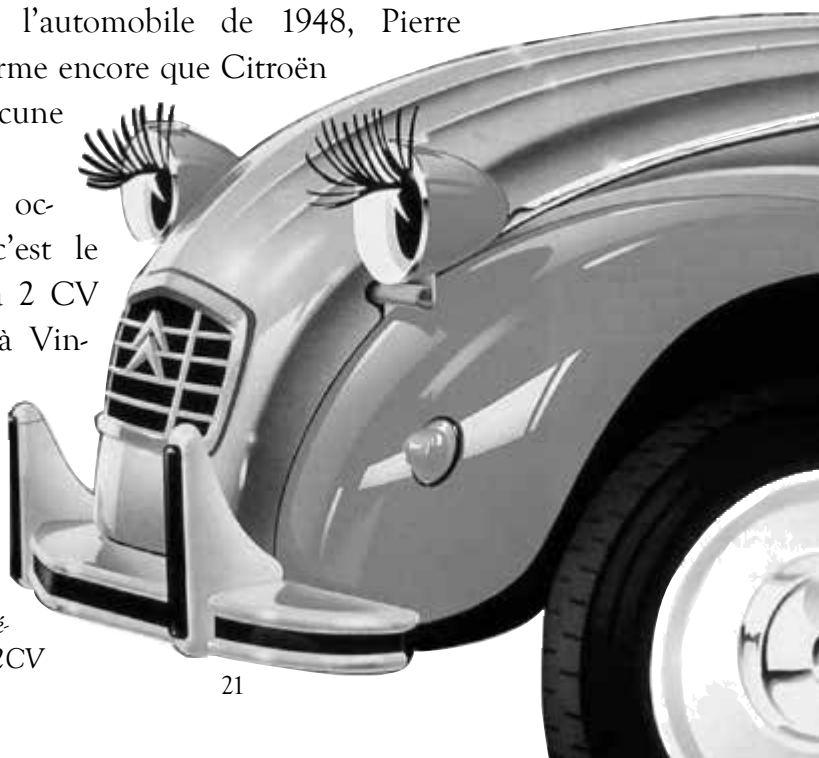
Dès la guerre terminée, le projet est relancé. Avec le moteur refroidi par air, une boîte de vitesses au tableau de bord, de vrais sièges et deux phares à l'avant, le modèle évolue. Pierre Boulanger utilise sa fille pour tester le démarrage : la ficelle d'origine, comme sur les anciennes tondeuses, est remplacée par un démarreur électrique. Mais dans un pays en pleine reconstruction, la priorité, pour accéder aux matières premières, est donnée à la nouvelle régie Renault qui vient d'être créée par une ordonnance de nationalisation.

La sortie de la nouvelle TPV tarde, à tel point que les journalistes la baptisent... « Toujours pas vue » ! Quelques heures avant l'ouverture du Salon de l'automobile de 1948, Pierre Boulanger affirme encore que Citroën

ne montrera aucune nouveauté.

Pourtant, le 7 octobre 1948, c'est le grand jour. La 2 CV est présentée à Vincent Auriol.

A la suite du président de la République, le public

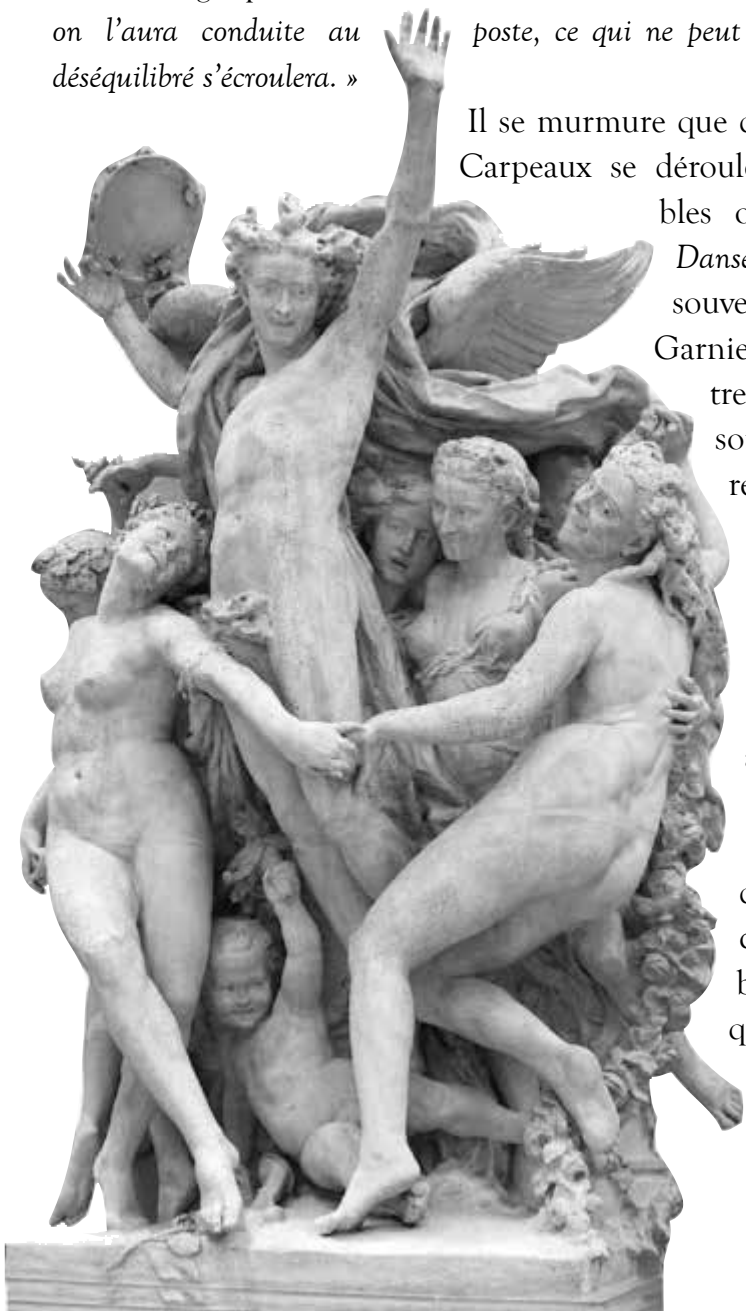


La fameuse série spéciale « Dolly » de la 2CV

Dans une revue consacrée à l'objet du scandale, un certain C.A de Salelles concède : « *Ce n'est pas pour l'art que je critique...* » Mais, il ajoute : « *C'est pour les poses sensuelles et vraiment impudiques de ses bacchantes... Ces ménades aux chairs flasques... aux seins tombants (...) Ne sont-elles pas ivres ? N'ont-elles pas abusé de tout ? Elles sentent le vice et puent le vin.* »

Le journaliste de la Gazette des Beaux-Arts, Paul Mantz, parle de délire orgiaque. « *La danseuse du côté droit chancelle, et quand on l'aura conduite au poste, ce qui ne peut tarder, le groupe déséquilibré s'écroulera.* »

Il se murmure que dans l'atelier de Carpeaux se déroulent d'abominables orgies dont *La Danse* perpétue le souvenir. Charles Garnier reçoit des lettres d'injures le sommant de retirer la sculpture, au nom de la morale et de la famille. Dans la nuit du 26 au 27 août 1869, arrive ce qui devait arriver : l'œuvre est vandalisée. Un inconnu lance une bouteille d'encre qui se brise sur la hanche de la bacchante de



cour de Bourgogne. Philippe le Bon n'oublie pas son protégé. Il le nomme écuyer, au service de son fils Charles, dit le Téméraire.

Philippe de Commynes assiste à la bataille de Montlhéry, puis à la prise de Dinant. Il bénéficie de l'écoute de Charles. Il devient son conseiller favori, puis son chambellan. On lui confie d'importantes

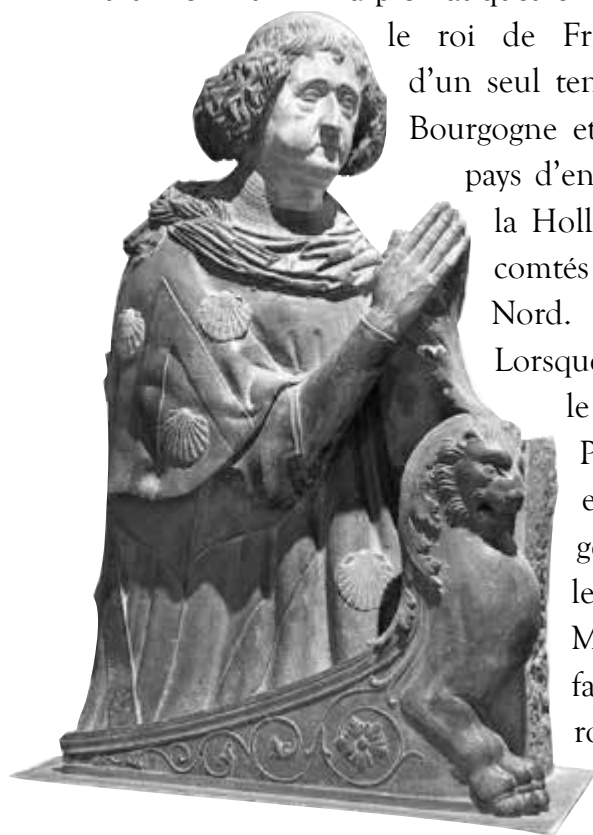
m i s s i o n s diplomatiques en Angleterre pour affaiblir

le roi de France. L'objectif : réunir d'un seul tenant « les pays du haut », Bourgogne et Franche-Comté, et « les pays d'en bas », du Luxembourg à la Hollande et à l'ensemble des comtés en bordure de la Mer du Nord.

Lorsque Philippe le Bon meurt le 15 juin 1467 à Bruges, Philippe de Commynes est parmi les douze gentilshommes qui portent le cercueil.

Mais en octobre 1468, la fameuse entrevue de Péronne change la donne. Inquiet de l'alliance entre le duc de Bourgogne et l'Angleterre, Louis XI veut

négoier la paix et sollicite une rencontre avec Charles le Téméraire. Le roi arrive le 9 octobre à Péronne où est installé le camp bourguignon. Au même moment, une insurrection, fomentée par des agents français, éclate à Liège contre le pouvoir ecclésiastique favorable au duc de Bourgogne. Charles le Téméraire accuse le roi de double jeu. Ses colères sont légendaires. Louis XI se retrouve prisonnier de son puissant vassal. On craint pour sa vie. Philippe



▲ *Buste de Philippe de Commynes*

ne va pas encore assez loin. Selon les règles de l'époque, il cache le nombril. Sur les plages, Réard a observé que les femmes n'arrêtaient pas de rouler le bas de leur maillot pour bronzer de partout. En ce premier printemps de l'après-guerre, on désire vivre à tout prix. Les Françaises viennent enfin d'obtenir le droit de vote. Un vent de libération souffle sur le pays. Le 5 juillet 1946, pour la grande *Fête de l'Eau* à la piscine Molitor, haut lieu du grand chic parisien, Louis Réard est l'un des annonceurs de la finale du concours de la plus jolie baigneuse.

Pour l'événement, il a prévu de frapper un grand coup avec un maillot

deux pièces dont la culotte est composée de deux triangles, réunis par un simple cordon qui laisse à l'air libre le nombril, les hanches et une partie des fesses.

L'homme a le sens de la communication : des extraits de journaux composent les motifs de ce nouveau maillot qu'il a baptisé bikini. Le nom est emprunté à un atoll des îles Marshall dans le Pacifique où les Etats-Unis ont procédé, le 1^{er} juillet 1946, à des essais nucléaires. L'atome, pour le plus grand nombre, est encore synonyme de progrès scientifique.

Louis Réard sait coller à l'actualité. C'est aussi un fervent Gaulliste. Il n'a pas oublié que De Gaulle n'était pas présent lors des accords de

La bombe Bikini



Constantin Senlecq,
le père grand du petit écran

Décembre 1932. « *Paris Télévision* » propose un programme expérimental en noir et blanc d'une heure par semaine. C'est le tout début du tube cathodique en France. Une centaine de postes TV sont installés, surtout dans les services publics, en attendant l'équipement des ménages qui se fera à vive allure. Au numéro 7 de la place Général Dorsenne, à Ardres, petite commune du département du Pas-de-Calais, un homme est assis dans son fauteuil, infiniment triste et frustré. Il est considéré comme le père de la télévision, mais ne peut pas voir les premières images de son invention, car il est devenu... aveugle ! Un déchirement... Âgé de 90 ans, Constantin Senlecq a tenu jusqu'au bout pour voir s'allumer cet écran qu'il a imaginé, mais plus rien ne peut faire briller ses yeux, désormais. Il mourra



deux ans plus tard, en 1934, alors que la France vient d'enregistrer son 500^{ème} téléviseur en circulation.

Retour sur une saga en bleu-blanc-rouge pour un appareil qui coloriera la terre entière : Constantin Senlecq naît le 9 octobre 1842 à Fauquembergues, un bourg agricole de 1 000 habitants du Pas-de-Calais. Son père est distillateur mais le fils préfère les livres à l'eau-de-vie de prune qui percole de l'alambic. Après le lycée, il entre dans une école de notariat à Saint-Omer.

Là, il y fait la connaissance d'un colonel du génie, qui fréquente la même pension de famille. Ce polytechnicien l'initie à la galvanoplastie, un sujet qui le passionne. Cette nouvelle technique permet de préserver un objet de l'oxydation en lui appliquant un dépôt métallique à sa surface, comme par exemple le plaquage des bijoux. C'est un premier contact avec l'univers des sciences qui l'enthousiasme. Constantin Senlecq met au point sa première invention : un vernis conducteur rendant possible la galvanisation sur du feuillage de végétaux à des fins décoratives.

Ses études achevées, il achète une charge de notaire à Ardres. En 1875, il doit instruire une succession en Angleterre. Comme il se méfie des hommes de loi

britanniques (!), il décide d'apprendre la langue de Shakespeare et s'abonne à dessein à une revue de langue anglaise, la *Scientific American*. Un des premiers numéros qu'il reçoit présente une invention – le futur téléphone – mise au point récemment par un certain Graham Bell : il est parvenu à transmettre électriquement la parole le long d'une ligne

